

# Etty Hillesum

## Une lecture juive

La lecture du Journal d'Etty Hillesum<sup>1</sup> nous dérouté, nous emporte par sa fulgurance. Très longtemps, nous avons lu et relu dans un étonnement et un questionnement toujours renouvelés son chemin de lumière vers un dialogue ininterrompu avec Dieu. Nous cherchions la clé, le passage obscur ou lumineux, rationnel ou mystique depuis sa rencontre avec Julius Spier, en mars 1941, jusqu'à cette vie avec Dieu, bouleversante, au seuil de la nuit noire de la déportation. Vie que l'on imagine, que l'on voudrait voir se continuer jusqu'au fond de l'abîme.

Son chemin suscite notre questionnement. Comment d'un enseignement ésotérique et plutôt inspiré par une certaine gnose, Etty Hillesum arrive-t-elle à cette expérience religieuse où un croyant, juif ou chrétien<sup>2</sup>, saurait se reconnaître ?

En même temps qu'elle s'avance sur le chemin de la prière, Etty Hillesum affirme sa vocation d'écrivain et de témoin. L'invitation thérapeutique initiale de Julius Spier à écrire en toute sincérité son chemin intérieur et les événements de sa vie se transforme, au fil de notre lecture et dans un temps qui ne se mesure pas, en ce dialogue ininterrompu avec Dieu. D'où lui vient cette connaissance ? C'est à la lumière de la Bible et de la tradition juive que nous interrogeons son chemin.

### Le voyage d'Abraham

Il semble qu'Etty Hillesum soit entrée sur son propre chemin septembre, à la suite d'une crise à l'égard de Julius Spier (24 novembre 1941) où elle choisit d'abandonner la chiropodiste: « Eh bien non, je ne marche plus, j'arrête ! [...] La chiropodiste n'est plus ma

---

<sup>1</sup> Etty Hillesum, *Une vie bouleversée. Journal : 1939-1943*. Traduit du néerlandais par Philippe Noble, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

*Les Écrits d'Etty Hillesum. Journaux et lettres 1941-1943*. Édités sous la direction de Klaas A.D. Smelik. Texte établi par Gideon Lodders et Rob Tempelaars. Traduits du néerlandais et de l'allemand par Philippe Noble avec la collaboration d'Isabelle Rosselin, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

(Nous citons cette édition par la formule abrégée : *EEH*, et nous essayons chaque fois que cela est possible d'indiquer la date du Journal et des Lettres d'Etty Hillesum).

<sup>2</sup> L'intervention de Sadek Beloucif, lors de la journée annuelle de l'Association des Amis d'Etty Hillesum le 20 novembre 2016, nous a fait découvrir la profondeur d'une lecture musulmane des écrits d'Etty Hillesum.

voie. La psychologie, si, mais d'un point de vue purement théorique et à titre d'instrument d'approche de la littérature<sup>3</sup>. » Elle annonce ainsi sa vocation d'écrivain au moment même où elle s'avance sur le chemin de la prière

Etty Hillesum abandonne la chiromancie à la manière dont Abraham abandonne l'astrologie<sup>4</sup>. En effet, lorsque Abraham entend cet appel : « Va pour toi, hors de ton pays, de ton lieu natal et de la maison paternelle, vers le pays que je t'indiquerai. Je te ferai devenir une grande nation, je te bénirai, je rendrai ton nom grand, et sois bénédiction... » (Genèse 12, 1-3), Rachi<sup>5</sup> commente ainsi : « Sors de ton destin tel qu'il est écrit dans les étoiles. [...] Le Saint béni soit-Il lui dit : "Ne médite pas sur ces choses (la science des astres), mais sur le secret de mon Nom." » L'homme est ainsi porteur de deux possibilités de vie : la première, provenant des astres, est soumise au déterminisme; l'autre est venue d'au-delà des astres, du Nom divin, ou de la bénédiction du Nom. Nous avons à choisir entre le destin astral ou la bénédiction du Nom divin. Le fait de sortir du monde astral nous fait alors hériter du pouvoir de bénir transmis depuis Abraham.

Ce chemin est aussi celui de la sortie de l'ésotérisme et du gnosticisme de Jung vers la révélation du Nom de Dieu<sup>6</sup>. Héritière d'Abraham, Etty Hillesum, devient source de bénédiction parce qu'elle a eu le courage de s'avancer vers le secret du Nom de Dieu. C'est le chemin qui va d'Abraham à Moïse. Abraham quitte le monde des forces cosmiques pour répondre à l'appel de Celui dont il ne connaît pas encore le Nom. Ce Nom sera révélé bien plus tard à Moïse.

## Le Nom de Dieu

Elle l'évoque très tôt, un dimanche matin, le 14 décembre 1941 : « J'ai parfois le sentiment d'avoir Dieu en moi, a dit un jour à S. un de ses patients, [...] S. lui a répondu à peu près en ces termes: dans ces moments-là, il était en liaison absolue avec les forces créatrices et cosmiques agissant en chaque être humain. Et ce principe créateur était en définitive une parcelle de Dieu, encore fallait-il avoir le courage de le dire en ces termes. » De quel courage s'agit-il ? Elle poursuit: « Le courage de prononcer le nom de Dieu. S. m'a dit un jour qu'il avait mis très longtemps avant d'oser prononcer le nom de

---

<sup>3</sup> *EEH*, p. 228.

<sup>4</sup> *Le Pentateuque en cinq volumes avec Targoum Onkelos, suivi des Haphtaroth, accompagné du commentaire de Rachi*, Paris, Fondation Samuel et Odette Lévy, 1988, « Genèse », pp. 69 et 85.

<sup>5</sup> Rabbi Chelomo ben Izhak, dit Rachi (c.1040-1105), un des plus célèbres commentateurs de la Bible et du Talmud. Il vécut à Troyes, en France.

<sup>6</sup> Jung avait affirmé son empathie pour le régime en déclarant qu'Hitler était « le porte parole des dieux de jadis », qu'il était « un medium » et encore que « la politique allemande ne se fait pas, elle se révèle à travers Hitler », (Deirdre Bair, *Jung, une biographie*, Paris, Flammarion, 2007, p. 639). Lorsque la psychanalyse, dès 1933-1934, fut considérée par le régime nazi comme « science juive » à éliminer, la plupart des psychanalystes juifs durent s'exiler. En juin 1934, Jung, nouveau vice-président de la Société médicale générale de psychothérapie allemande, fut reconnu en Allemagne comme le chercheur germanique le plus important de la psychologie des profondeurs dans le monde aryen et anglo-saxon, comme l'atteste une lettre de Cimbald à Göring du 28 août 1933. Cette Société devint l'Institut Göring en 1936, et Jung refusa alors d'y adhérer ; il dû accepter par la suite et fut reconduit dans ses fonctions encore en 1939. Mais en 1940, au moment de la guerre et dans l'évidence du désastre, il réussit à démissionner. Jung essaya d'aider ses confrères juifs à fuir l'Allemagne, il n'eut pas de sang sur les mains. Mais la haute considération dont il jouit de la part du régime pendant plusieurs années reste éminemment trouble.

Dieu<sup>7</sup>. » Le 11 janvier 1942, elle cite Spier : « Il faut avoir le courage d'exprimer sa foi », et elle commente ainsi cette phrase qui l'a « poursuivie des semaines » : « de prononcer le nom de Dieu<sup>8</sup> ». La foi n'est pas silencieuse, contemplative ou conceptuelle ; elle implique, elle oblige à une parole : la prononciation du nom divin. Elle est une adresse, un dialogue. Dans une lettre à Henny Tideman, le vendredi 11 septembre 1942, elle dit à son amie : « C'est toi qui m'a appris à prononcer ce nom, à chaque instant du jour et de la nuit, toi et notre Ami...<sup>9</sup> » Et quelques jours plus tard, le mercredi 16 septembre 1942, après la mort de Julius Spier, elle dira encore : « C'est toi (Julius Spier) qui as libéré en moi ces forces dont je dispose. Tu m'as appris à prononcer sans honte le nom de Dieu. Tu as servi de médiateur entre Dieu et moi, toi le médiateur, tu t'es retiré et mon chemin mène désormais directement à Dieu : c'est bien ainsi, je le sens. Et je servirai moi-même de médiatrice pour tous ceux que je pourrai atteindre<sup>10</sup>. » Le but affirmé est ce chemin qui mène directement à Dieu. Sans médiation. C'est sur ce chemin que sa parole devient parole de témoignage.

Revenons aux paroles de Spier. Il y a deux aspects dans son enseignement : les forces créatrices et le nom de Dieu dont il s'approche avec courage et sans honte. Ces deux aspects sont absolument présents dans le texte biblique et l'existence juive. Ils se disent en hébreu Elohim/Dieu et YHWH/ Éternel ou Seigneur. Elohim/Dieu est le Créateur, le maître des forces, celui dont on peut dire qu'il est équivalent à la nature ou à toutes les forces cosmiques. Le nom Elohim et l'expression *HaTeva*/la nature ont la même valeur numérique en hébreu. YHWH est le Nom Tétragramme imprononçable comme tel, mais qui est remplacé dans la lecture liturgique par un nom substitut Adonaï/mon Seigneur. Ainsi Dieu, le Créateur, n'est pas le Nom Tétragramme. Sans que cela signifie qu'il y ait deux divinités, car la proclamation de l'unité est le credo juif. Dans le texte biblique ces deux noms sont souvent joints: YHWH Elohim, ce que l'on traduit en grec : *Kurios ô Théos*, en latin: *Dominus Deus* et en français: le Seigneur (ou l'Éternel) Dieu.

Les deux noms divins apparaissent aux premier et second chapitres de la Genèse. Le nom du Créateur, Elohim, apparaît seul dans le premier chapitre de la Genèse, et le Nom Tétragramme apparaît dans le second chapitre en vis-à-vis avec Adam qui n'est plus un être générique mais un être singulier. L'inscription du Nom Tétragramme est alors l'ouverture du dialogue. S'il n'y avait qu'Elohim, l'homme habité par les forces cosmiques se croirait divin lui-même. Où l'on retrouve les paroles du serpent à la femme: « Vous serez comme des dieux... » (Genèse 3, 5). Où l'on retrouve les errements du gnosticisme. Le Nom YHWH délocalise la créature dans la dimension de la parole et du dialogue. Comme s'il y avait à mettre au monde un être parlant. Toute la liturgie juive est imprégnée de la question du Nom de Dieu. C'est aussi la question même des études bibliques qui se déploient autour du Nom Tétragramme (YHWH) imprononçable, vocalisé *HaChem*/le Nom, dans la parole courante et dans l'étude, et qui est remplacé par un nom substitut dans la prière ou la lecture liturgique de la Bible (en hébreu Adonaï, en français « Seigneur » ou « Éternel »). Le fait que Julius Spier sache nommer la différence entre les forces créatrices et cosmiques et le Nom de Dieu manifeste une connaissance juive essentielle qu'il transmet à Etty et qu'il partage avec elle.

---

<sup>7</sup> *EEH*, p. 266.

<sup>8</sup> *EEH*, p. 324.

<sup>9</sup> *EEH*, p. 794.

<sup>10</sup> *EEH* pp. 714-715.

Ainsi le Nom divin est-il double. Il n'est pas le même écrit et prononcé. Le Nom écrit et imprononçable est la place vide pour l'infinitisation du sens. En effet, s'il était prononcé, il serait comme une idole. Imprononçable et remplacé par un nom substitut dans la prière et la lecture liturgique, il n'indique pas l'éloignement infini du dieu inconnu ou du dieu de la théologie négative ; mais il ouvre l'espace d'une nouvelle écriture, d'une interprétation à l'infini. C'est ce que la tradition juive appelle « torah orale » : la possibilité d'écrire de nouveaux textes. Il y a deux torah : « la torah écrite » (le Pentateuque) révélée à Moïse sur le mont Sinaï et « la torah orale » (l'ensemble des commentaires et autres textes : Prophètes, Hagiographes, Talmuds, Cabale, Midrash, etc.) que la tradition considère comme donnée également aux Sinaï, c'est-à-dire portée par le souffle prophétique qui ouvre le temps. Le sens ne se trouve pas dans le ciel des idées, mais devant, et la lettre a ainsi une valeur séminale<sup>11</sup>. L'écriture vient alors, dans cette dissociation de l'écrit et de l'oral, comme invention prophétique du sens.

Lorsqu'elle évoque, le 14 décembre 1941, Julius Spier parlant du courage de prononcer le Nom de Dieu, elle découvre l'agenouillement, abandonne les premiers exercices respiratoires et s'engage sur une voie de prière. Voie qui sollicite la parole et non la vacuité. Elle écrit, le 3 juillet 1942 : « Nous avons tout cela en nous : Dieu, le ciel, l'enfer, la terre, la vie, la mort et les siècles, tant de siècles<sup>12</sup>. » Et longtemps après qu'elle eut abandonné les exercices respiratoires qui avaient provoqué un état d'écoute intérieure, et après qu'elle eut joint dans une réelle concomitance l'agenouillement et la découverte du Nom de Dieu, elle écrit le 17 septembre 1942 : « *Hineinhorchen*, "écouter au dedans", je voudrais disposer d'un verbe bien hollandais pour dire la même chose. De fait ma vie n'est qu'une perpétuelle "écoute au-dedans" de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que "j'écoute au-dedans", en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui "est à l'écoute". Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu<sup>13</sup>. » Nous lisons ces paroles avec étonnement, dans une stupeur : « Dieu écoute Dieu ». Nous relisons, et alors s'éclaire pour nous une leçon biblique sur la parole prophétique.

### **Prophétie : la Voix qui se parle**

Cet état d'extrême réceptivité du prophète biblique, s'entend particulièrement dans une formulation étonnante que l'on trouve dans le livre des Nombres (7, 89), et que commente Yeshayahou Leibowitz. Les expressions - « Et Dieu parla à Moïse » ou « La parole de Dieu fut adressé à... » - se rencontrent des dizaines de fois dans le Pentateuque ; mais le verset des Nombres - « Il (Moïse) entendait la Voix s'adresser à lui... » -, grâce à la vocalisation des massorètes<sup>14</sup>, dit le verbe sous une forme réflexive, *middaber*, au sens d'une action qui revient sur le sujet de l'action. Rachi précise dans son commentaire que *middaber* est équivalent à *mitdaber*, c'est-à-dire la forme pronominale usuelle du verbe parler. Leibowitz écrit : « Le premier "lui-même" du verset, "la voix

---

<sup>11</sup> Benny Lévy, *Le logos et la lettre. Philon d'Alexandrie en regard des pharisiens*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1988.

<sup>12</sup> *EEH*, p. 645.

<sup>13</sup> *EEH*, p. 719.

<sup>14</sup> « Massorètes » : illustres scribes et grammairiens de l'époque du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle de l'ère commune. Ils ont fixé particulièrement les modalités de la lecture de la Bible, selon les *te'amim*, accents conjonctifs et disjonctifs, en se référant à d'anciennes tradition talmudiques.

parlant à Lui-même", désigne l'élocuteur, c'est-à-dire Dieu. Moïse entend Dieu parlant de Lui à Lui-même, et lui, Moïse, entend en lui-même. Il ne s'agit pas d'un phénomène acoustique par lequel un son parviendrait à Moïse lequel, selon l'expression audacieuse de Rachi, entend Dieu parlant entre Lui et Lui-même et parvient à la compréhension de ce qui se passe dans la divinité.<sup>15</sup> ». On retrouve la même formule pronominale dans Ézéchiél (2, 2) : « Et un esprit (*rouah*) vint en moi lorsqu'elle (une voix) m'eut parlé et me dressa debout sur mes pieds, et j'entendis celui qui se parlait (*middaber*) vers moi. » Comme si le plus extérieur, l'infiniment extérieur, Dieu dans sa transcendance se faisait voix intérieure. Où il est question d'une écoute particulière : celle où l'on entend sa propre voix, un dire qui vient de ma propre parole. Le prophète n'est ni quelqu'un qui annonce l'avenir ni un intermédiaire entre l'homme et Dieu, Emmanuel Lévinas nous invite à cette écoute, dans *Autrement qu'être*, sous ce titre « Témoignage et prophétisme » : « Et ainsi, le prophétisme serait le psychisme même de l'âme: l'autre dans le même ; et toute la spiritualité de l'homme - prophétique<sup>16</sup>. » La prophétie ne concerne pas simplement une période biblique et antique qui pourrait être révolue. Nous voyons qu'Emmanuel Lévinas la place au plus haut du psychisme humain.

### La source juive de sa prière

Chez Etty, le paradoxe est tel que la plongée dans l'intériorité où elle rencontre Dieu produit en même temps le détachement de son cœur. Répondant ainsi à cette injonction divine qu'on lit dans la Bible et les textes juifs : Dieu veut le cœur! Nous lisons: « Tu te rappelleras cette traversée de quarante ans que l'Éternel ton Dieu t'a fait subir dans le désert afin de t'éprouver par l'adversité, afin de connaître le fond de ton cœur, si tu resterais fidèle à ses lois ou non. » (Dt 8, 2). La prière du *Shema Israël* que cite Etty une seule fois, et qui est la profession de foi juive, énonce : « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur...<sup>17</sup> » Elle évoque le *Shema Israël* sous un nom à consonance yiddish : « *scheimes* », et elle dit que c'est une prière pour un mourant, ce qui est exact, mais elle ne cite pas les paroles de cette prière, proclamation de la foi juive et de l'unité divine, dite deux fois par jour. Elle se trompe en disant que cette prière est une invocation continue du nom de Dieu, alors que la proclamation de l'unité divine se fait dans une polyphonie de pronoms personnels (je, tu, il, nous) qui rappellerait plutôt son expérience à elle : « Dieu écoute Dieu ». Elle chemine avec Dieu. Et cette voix de la transcendance se fait voix intérieure. Comme s'il y avait ici une dualité, un découplage de la personne qui rappelle une description de la parole prophétique donnée par des textes de la cabale hébraïque ou encore ce que Lévinas nomme « l'autre dans le même ».

Quelle prière pratique-t-elle ? En recevons-nous quand même un éclairage dans les traditions religieuses ? Car il serait faux de dire qu'elle est libre à l'égard de toute religion<sup>18</sup>. En effet, à partir du moment où la question de Dieu devient pour elle la

---

<sup>15</sup> Yeshayahou Leibowitz, *Brèves leçons bibliques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, pp. 182-186.

<sup>16</sup> Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* [1974], Paris, Le Livre de Poche, 2004, p. 233.

<sup>17</sup> *EEH*, p. 911. Il s'agit de la longue lettre du 21 août 1943 racontant une nuit terrifiante de déportation à Westerbork.

<sup>18</sup> Faut-il le rappeler ? À force de vouloir déjudaïser Etty en en faisant une mystique chrétienne ou une personne sans religion définie, on en vient à ignorer la source biblique qui l'inspire. Pourquoi ne pas chercher en elle ce qui est juif et qui alors pourrait résonner avec le

question de Son Nom, elle s'inscrit clairement dans la tradition biblique et juive. Mais peut-être sa prière est-elle une invocation continuelle du Nom divin, ce qu'elle appelle, en yiddish, « *scheimes* »?

Elle avait abandonné les exercices respiratoires et la posture qu'elle qualifie elle-même de « bouddhique <sup>19</sup> ». Ces techniques consistent à fixer la pensée sur un objet aléatoire, à la différence des prières juive et chrétienne où la pensée se fixe exclusivement sur Dieu. C'est ici que le chemin de vie n'est plus celui de la vacuité. L'écoute déclenchée par la posture respiratoire initiale avait ouvert chez Etty un espace de résonance. Mais la pensée religieuse ne peut se fixer sur un objet quelconque, car alors le vide s'intensifie. Par contre lorsque la pensée se fixe exclusivement sur Dieu, une autre dimension de la vie apparaît alors. C'est peut-être la raison pour laquelle Etty dit que le « *scheimes* » (*Shema Israël*) est une répétition continue du Nom de Dieu. Et c'est peut-être la prière véritable qu'elle pratique.

### Méditation hassidique

Etty ne pratique pas de prières liturgiques selon les moments de la journée et les temps des fêtes. Elle est cependant rappelée au temps des fêtes liturgiques, une fois par Julius Spier puis à Westerbork<sup>20</sup>. Ses prières sont un dialogue avec Dieu qui pourrait ressembler à ce que le Hassidisme a apporté dans le monde sous le nom de *Hitbodedouth*. De quoi s'agit-il ? Cet enseignement, transmis par Rabbi Nahman de Braslaw oralement à ses disciples et dans son œuvre, le *Likouté Moharane*, appelle l'homme à parler à Dieu, dans sa langue maternelle, un moment chaque jour. R. Nahman invite à choisir la nature ou un endroit calme, pour déverser son cœur. En se tournant vers Celui qui nous connaît, on apprend à ne jamais se décourager<sup>21</sup>. Ce dialogue personnel avec Dieu se déroule dans un endroit précis et à une heure indiquée. Le temps : de préférence la nuit ; l'endroit : un chemin. Ainsi on nettoie son cœur, on annule la toute puissante subjectivité, on s'unit à l'Infini. Nous lisons dans le *Likouté Moharane* que la *Hitbodedouth* - le fait de s'isoler pour parler à Dieu - est une valeur supérieure à tout, que le but est d'établir un rapport personnel avec notre Créateur et que le moyen est de lui parler de façon régulière en ayant recours à notre langue maternelle<sup>22</sup>.

---

christianisme ? Pourquoi ne pas chercher le lien ? Pourquoi vouloir que son inspiration à lire l'Évangile de Matthieu vienne signer une déjudaïsation ? Matthieu n'était-il pas juif lui-même ? Et tous les apôtres, et Jésus également ?

<sup>19</sup> *EEH*, p. 186, (5 octobre 1941)

À propos de ces exercices respiratoires, citons le livre d'Élisabeth Behr-Sigal, *Le lieu du cœur. Initiation à la spiritualité de l'Église orthodoxe* (Paris, Flammarion, 1989) où l'auteur dénonce des pratiques issues d'Évagre le Pontique (vers 345-399) qui feraient ressembler la prière du cœur chrétienne à des principes mystiques néo-platoniciens. Elle rappelle els critiques de Urs von Balthasar contre Évagre taxé de bouddhisme.

<sup>20</sup> *EEH*, p. 461 *Pessah* (5 avril 1942); p. 796, *Yom Kippour* (22 septembre 1942; p. 1035 (note de la p. 813) *Hanouka* (26 décembre 1942).

<sup>21</sup> Rabbi Nahman de Braslaw (1772-1810), l'arrière petit fils du Baal Shem Tov, a fondé une tradition hassidique particulière. Son œuvre, dont le *Likoute Moharane*, a été retranscrite par le Rabbin Nathan.

<sup>22</sup> Rabbi Nahman de Braslaw, *Likouté Moharane*, II, 25.

Les prières liturgiques sont dites en hébreu, tandis que cette prière ou ce dialogue avec Dieu s'exprime dans la langue maternelle. Il s'agit du néerlandais pour Etty, mais nous verrons

Où, comment et quand, Etty Hillesum, aurait-elle pu entendre et recevoir quelque chose des prières et méditations hassidiques ? Sa mère, Rebecca Bernstein (Riva), était née en 1881, à Potchev en Russie, et elle dut fuir Sourash (gouvernement de Tchernigov) après un pogrome<sup>23</sup>. Elle avait transmis à sa fille l'amour de la langue russe<sup>24</sup> et le désir profond et intense de se rendre dans ce pays ; et on pourrait très bien penser que Rebecca née dans ces régions avait nécessairement connu la mystique hassidique et l'avait ainsi transmise à sa fille<sup>25</sup>. Il est clair qu'une personne juive née dans ce qu'on appelait la « Zone de résidence<sup>26</sup> » des Juifs connaissait cette vague immense de mystique, à la fois populaire et savante, qui avait embrasé les communautés juives dans un monde de restrictions et de persécutions, mais aussi où les chefs de ces mouvements allaient s'opposer aux risques de l'émancipation accompagnant les guerres et conquêtes napoléoniennes.

On pourrait alors lire autrement leurs relations que dans les termes de la névrose mère fille qui semble accompagner la lecture du Journal. Etty aurait retrouvé une tradition juive dont sa mère était porteuse, mais qu'elle avait dû quitter en s'assimilant à la vie culturelle d'Amsterdam où elle était arrivée en 1907.

On peut supposer que Rebecca Bernstein, la mère d'Etty, ayant fui les pogromes de Russie, avait cherché un apaisement, voire un oubli dans le monde universel d'Amsterdam. Mais la réalité d'existence juive est là, comme un commandement divin, malgré les appels à la conversion, malgré la dérision générale à l'égard du judaïsme transportée en Europe pendant deux millénaires et jusqu'à Hitler.

Rebecca s'était installée à Amsterdam comme professeur de russe, et c'est encore cette même langue maternelle qu'elle transmet à sa fille dans ses premières leçons. Ici il y a une transmission fondamentale de mère à fille. Etty la nomme ainsi : « la langue maternelle de ma mère<sup>27</sup> ». Elle parle alors dans son Journal, lorsqu'elle même commence à donner ses premières leçons, de la « construction de cette langue slave », mais « dans un autre esprit ». Le russe a une autre dimension, celle qui lui vient précisément de sa mère et dont nous avons évoqué la profondeur dans la prière hassidique dite en langue maternelle.

---

également la dimension particulière du russe, « la langue maternelle de ma mère » (20 novembre 1941), comme chemin pour ce dialogue avec Dieu.

<sup>23</sup> *EEH*, p. 981, note 284.

« Pogrome » ou « Pogrom » : ce mot russe désigne les massacres de Juifs en Russie qui furent extrêmement nombreux entre 1881 et 1921, et qui auraient fait plus de 60 000 victimes. Par exemple, on a répertorié plus de 1236 pogromes seulement en Ukraine.

<sup>24</sup> Rebecca Bronstein se fit inscrire sur les registres d'état civil d'Amsterdam comme professeur de russe. C'est elle qui donna à Etty ses premières leçons de russe. Dans une lettre très tendre à sa fille, du 21 juillet 1942, elle invite Etty à se reposer chaque semaine, elle lui propose de donner des cours de russe à sa place et lui dit qu'elle ne manquera jamais de rien puisque elle (sa mère) peut l'aider, lui envoyer de la nourriture, etc., *EEH*, p. 928-929.

<sup>25</sup> Nous entendons cette tendresse, lorsqu'Etty nomme « la langue maternelle de ma mère », *EEH*, p. 284 et note n° 284, p. 981, (20 décembre 1941).

<sup>26</sup> Ce territoire fut institué par le pouvoir impérial russe de 1791 à 1917. C'était un compromis choisi par l'impératrice Catherine II après plusieurs tentatives de ses prédécesseurs de chasser les Juifs ou de les obliger à se convertir au christianisme orthodoxe. Le territoire recouvrait la Pologne, la Lituanie, la Biélorussie, la Moldavie, l'Ukraine et les régions ouest de la Russie. Les Juifs étaient exclus également des grandes villes de ces régions et soumis à de nombreuses restrictions.

<sup>27</sup> *EEH*, p. 284, (20 novembre 1941).

N'est-ce pas précisément la modalité de la prière d'Etty Hillesum ? Le dialogue personnel, intime, « extravagant, infantile ou terriblement grave » avec Dieu<sup>28</sup>. Elle avait commencé ainsi, au début, quand elle pratiquait encore les techniques respiratoires: « Toute personne qui entreprend un travail d'importance doit s'oublier elle-même<sup>29</sup>. » Oubli de soi auquel appelle également le Hassidisme.

Nous lisons chaque fois, avec un étonnement où son extase se communique à notre écoute, le récit de sa prière, jusqu'à ces paroles, vers la fin, dans une lettre de Westerbork à Tide, le 18 août 1943 : « Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec toi, mon Dieu. Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans la terre, les yeux levés vers le ciel, j'ai parfois le visage inondé de larmes - unique exutoire de mon émotion intérieure et de ma gratitude. Le soir aussi, lorsque couchée dans mon lit je me recueille en toi, mon Dieu, des larmes de gratitude m'inondent parfois le visage, et c'est ma prière<sup>30</sup>. » Où nous entendons encore Rabbi Nahman de Braslaw : parler avec Dieu, la nuit, et sur le chemin. Elle, la nuit dans le lit de la baraque, et sur le chemin dans un coin du camp<sup>31</sup>.

Le Hassidisme développe de façon inédite dans l'histoire de la cabale une voie psychologique: tout se passe dans l'âme de l'homme jusqu'à une certaine neutralisation du messianisme<sup>32</sup>. Le messie n'est plus quelqu'un que l'on attend, un événement extérieur, c'est une attitude personnelle de lien, d'attachement à Dieu, indépendamment du déroulement de l'histoire humaine et de l'histoire collective du salut. L'expérience privée de l'attachement à Dieu devient une force de salut se substituant à l'action vaste et collective de la réparation (*tiqoun*) des mondes. Etty semble suivre ce chemin psychologique. C'est ainsi qu'elle s'approche des créatures livrées à la détresse : « Il ne suffit pas de te prêcher, mon Dieu, pour te transmettre aux autres, pour te mettre au jour dans le cœur des autres. Il faut dégager chez les autres la voie qui mène à toi, mon Dieu, et pour ce faire il faut être un grand connaisseur de l'âme humaine. Il faut avoir une formation de psychologue<sup>33</sup>. »

La voie qui est prônée est celle « d'ancrer fermement les paroles du Dieu vivant dans l'extase du cœur<sup>34</sup>. » Cette extase du cœur, nous avons vu Etty s'engager sur cette voie avec les premiers exercices respiratoires appelant à une descente du cerveau dans le cœur. Elle écrivait dans une lettre datée du 25 janvier 1942, à Aimé von Santen : « Le

---

<sup>28</sup> *EEH*, p. 687, (15 juillet 1942).

<sup>29</sup> *EEH* p. 44, (12 mars 1941).

<sup>30</sup> *EEH*, p. 897.

<sup>31</sup> Où, comment et quand Etty Hillesum, aurait-elle pu entendre et recevoir quelque chose des prières et méditations hassidiques ? Certainement sa mère, Rebecca Bernstein (Riva) née en Russie lui avait transmis ces connaissances et pratiques mystiques « en langue maternelle » qui avaient embrasées toutes les communautés juives à l'Est de l'Europe. On le perçoit lorsqu'elle évoque l'apprentissage auprès de sa mère de la langue russe: « la langue maternelle de ma mère » (10 décembre 1941).

<sup>32</sup> Yoram Jacobson, *La pensée hassidique*, Paris, Les Éditions du Cerf, (La nuit surveillée), 1989.

Gershom Scholem, « Hassidisme et messianisme » et « La *devekut* ou la communion avec Dieu », dans *Le messianisme juif. Essais sur la spiritualité du judaïsme*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

<sup>33</sup> *EEH*, pp. 719-720 (17 septembre 1942).

<sup>34</sup> A.D. Grad, « L'extase du cœur dans la Kabbale hassidique », dans *Lumières sur la voie du cœur*. Revue *Connaissance des religions*, n° 57-58-59, en coédition avec L'Harmattan, 1999, p. 34 (la citation est de Dov Baer de Loubavitch, dans sa *Première lettre aux disciples*).



Cosmos s'est déplacé chez moi de la tête vers mon cœur, ou si tu préfères vers le diaphragme, en tout cas de la tête vers une autre région. Et une fois que Dieu se fut déplacé en moi pour emménager dans l'espace où il habite encore maintenant...<sup>35</sup> » Mais peu de temps auparavant, le 14 décembre 1941, elle avait évoqué Julius Spier parlant du courage de prononcer le Nom de Dieu. C'est alors qu'elle découvre l'agenouillement, et abandonnant les exercices respiratoires et leur environnement gnostique, elle s'engage sur une voie de prière. Voie qui sollicite la parole et non la vacuité. Elle écrira, le 3 juillet 1942: « Nous avons tout cela en nous : Dieu, le ciel, l'enfer, la terre, la vie, la mort et les siècles, tant de siècles<sup>36</sup>. »

### Attachement à Dieu

L'homme s'attache à Dieu selon un mot connu dans la tradition juive et biblique: la *devequt*. Cette expression apparaît dans le Deutéronome (11, 22) : « En aimant le Seigneur votre Dieu, en marchant dans toutes ses voies et en s'attachant (*dvq*) à Lui. » Cette expérience va prendre un sens exceptionnel dans la vie hassidique. Il ne s'agit même plus d'expérience parce que ce qui advient est une néantisation de la personne et de sa subjectivité en Dieu. Aharon Levi de Stroschle disait : « Lorsque l'on prie, il faut comprendre qu'il n'y a rien hormis Dieu, et que l'homme en lui-même, n'a aucune substance<sup>37</sup>. » En écho, nous entendons Etty, le 7 juillet 1942 : « La plupart des gens ont une vision conventionnelle de la vie, or il faut s'affranchir intérieurement de tout, de toutes les représentations convenues, de tous les slogans, de toutes les idées sécurisantes, il faut avoir le courage de se détacher de tout, [...] alors la vie devient infiniment riche, elle déborde de dons, même au fond de la détresse<sup>38</sup>. »

Menahem de Vitebsk disait : « Il te faut être comme si tu n'existais pas. Ton corps et ton âme doivent être complètement vides, effacés et absents, tant de ce monde que du monde à venir. [...] Tu ne dois avoir nul autre désir et aspiration que vers Lui<sup>39</sup>. » C'est aussi ce qu'elle écrit à son amie Henny Tideman, dans une lettre de Westerbork du 18 août 1943 : « Je voudrais parfois tracer à la pointe sèche de petits aphorismes et de petites histoires vibrantes d'émotion, mais le premier mot qui me vient à l'esprit, toujours le même, c'est : Dieu<sup>40</sup>. »

Un tel attachement à Dieu se trouve dans les multiples aspects de la tradition juive, mais aussi dans le christianisme<sup>41</sup>. Nous lisons chez Maïmonide : « Fais tous tes efforts pour multiplier les moments où tu puisses être avec Dieu. » (Guide III, 51). Et il arrive à Lévinas, dans Noms propres, écrit Benny Lévy, de dire que tout le langage n'est peut-

---

<sup>35</sup> *EEH*, p. 771.

<sup>36</sup> *EEH*, p. 645.

<sup>37</sup> Aharon Levi de Stroschle (1776-1829), *Shaarei ha-Avodah*, cité dans *Maîtres hassidiques*, *Op. cit.*, p. 32.

<sup>38</sup> *EEH*, p. 667, (7 juillet 1942).

<sup>39</sup> Menahem Mendel de Vitebsk (1730-1788), *Peri ha-Arets*, cité dans *Maîtres hassidiques*, *S'unir au divin*. Textes choisis et présentés par Jean-Rémi Alisse, Paris, Éditions Points, 2010, pp. 39-40.

<sup>40</sup> *EEH*, p. 898.

<sup>41</sup> Le philosophe chrétien, Claude Tresmontant, cite le Pape Léon, en 449, qui parle ainsi « *Verus homo vero unitus est Deo* » (L'homme nouveau et véritable a été uni à Dieu véritable). Et il commente : « Dieu s'unit l'homme créé sans qu'il y ait de sa part à lui, Dieu unique et incréé, aucune modification, aucune altération, aucune aliénation. » (*Judaïsme et Christianisme*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1996, pp. 17-18).

être rien d'autre que la profération du mot Dieu<sup>42</sup>. Maïmonide appelle cette voie du nom de la prophétie dont le caractère est décrit dans une parabole qui inaugure le chapitre 51 du III<sup>e</sup> livre du *Guide des égarés* : « Il y en a eu un (Moïse) dont la perception était tellement forte et qui a su s'isoler de tout ce qui est en dehors de Dieu, qu'on a pu dire de lui: Et il resta là avec Dieu. » (Exode 34, 28). Comme elle le dit, en octobre 1942 : « Je reste seule avec Dieu<sup>43</sup> ».

### Témoignage : chemin de prière et d'écriture

C'est pourquoi la parole n'est pas celle d'un cœur solitaire, mais celle du témoignage. C'est ce que nous transmet Etty Hillesum : « Un jour j'écrirai la chronique de nos tribulations. Je forgerai en moi une langue nouvelle adaptée à ce récit, et si je n'ai plus l'occasion de rien noter, je conserverai tout en moi, [...] je reviendrai à la vie, [...] pour que la vie rejaillisse en moi et que viennent les mots du nécessaire témoignage<sup>44</sup>. » Pourquoi appelle-t-elle du nom de témoignage ce qu'elle découvre? Elle aurait pu se contenter d'une attitude contemplative et silencieuse, comme on imagine la « fusion mystique ». Mais à y bien regarder, les mystiques nous ont transmis des textes, une véritable littérature. Le mystique transmet quelque chose de la vie par son écriture. Il n'est pas seul, mais porté par le dialogue avec Dieu. Le témoignage s'inscrit en ces résonances.

La parole se déploie comme témoignage de la scission du moi, ce que Lévinas appelle « l'autre dans le même ». Pourrait-on y entendre, comme un écho, la description de l'expérience du prophète parlant, donnée par Moshé Idel en commentaire d'Abraham Aboulafia et de Rachi: la présence divine « parle du dedans de la gorge<sup>45</sup> ». Ainsi qu'il est écrit : « Moïse parlait et le Seigneur lui répondait par la voix », (Exode 19, 19). Cette voix suprême vient s'investir du dedans de la voix du prophète, et la prophétie devient un dialogue entre l'homme et l'essence de son intériorité. Où nous relisons les propres paroles d'Etty Hillesum : « Je poursuis un dialogue, [...] avec ce qu'il y a de plus profond en moi et que pour des raisons de commodités, j'appelle Dieu<sup>46</sup>. » ; « Converser avec moi-même. [...] Converser avec Dieu<sup>47</sup>. » ; « Ce moi-même, cette couche la plus profonde et la plus riche en moi, où je me recueille, je l'appelle Dieu<sup>48</sup>. » ; « Quand [...] on est parvenu à rejoindre en soi-même ces sources originelles que j'ai choisies d'appeler Dieu<sup>49</sup>. » ; et enfin « Et toute mon énergie créatrice se trouve en dialogue intérieur avec toi<sup>50</sup>. »

Est-elle la voix du témoin par laquelle l'Infini se glorifie et dont parle Lévinas ? Ce dialogue est-il le fait de l'agitation du Même par l'Autre ? Le témoignage, n'est-il pas le

---

<sup>42</sup> Benny Lévy, *Lévinas : Dieu et la philosophie*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2009, p. 268.

<sup>43</sup> *EEH*, p. 753, (4 octobre 1942).

<sup>44</sup> *EEH*, p. 708, (28 juillet 1942).

<sup>45</sup> Moshé Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, pp. 92, 93, 102.

<sup>46</sup> *EEH*, p. 687, (15 juillet 1942).

<sup>47</sup> *EEH*, p. 712, (15 septembre 1942).

<sup>48</sup> *EEH*, p. 719, (17 septembre 1942).

<sup>49</sup> *EEH*, p. 740, (28 septembre 1942).

<sup>50</sup> *EEH*, p. 898, (18 août 1943).

témoignage pour Dieu ? C'est ce qu'elle écrit : « Il faudra bien qu'il reste quelqu'un pour témoigner plus tard que Dieu a aussi vécu à notre époque. Et pourquoi ne serais-je pas ce témoin<sup>51</sup> ? »

L'autre dans le même ou cette agitation du Même par l'Autre, écrit Lévinas, est « ce qui scande la diachronie du temps lui-même dans son impossibilité d'achèvement sur une dernière quelconque syllabe<sup>52</sup>. » Etty dit toucher les derniers mystères de Dieu et qu'il n'y a pas de réponse : « Et je me suis trouvée face à tes derniers mystères »; « Tu me places devant tes derniers mystères, mon Dieu, je t'en suis reconnaissante, je me sens la force d'y être confrontée et de savoir qu'il n'y a pas de réponse. On doit pouvoir assumer tes mystères<sup>53</sup>. » Il n'y a pas d'achèvement sur une dernière syllabe, dit Lévinas. Il n'y a pas de réponse, dit Etty Hillesum.

Mais comment la conversation avec elle-même peut-elle être une conversation avec Dieu ? C'est ici encore que le penseur juif nous éclaire : « Mais le Nom hors l'essence ou au-delà de l'essence, l'individu antérieur à l'Individualité se nomme Dieu. Il précède toute divinité, c'est-à-dire l'essence divine que revendiquent comme les individus s'abritant dans leur concept - les faux dieux<sup>54</sup>. » Alors nous lisons à nouveau que la passivité du sujet est l'autre face de la gloire de l'Infini. Il faut quitter les faux dieux, l'illusion philosophique d'une essence divine, comme d'une essence humaine, libérer une parole « autrement qu'être » ou « au-delà de l'essence », briser les représentations et libérer en soi-même la vie réelle<sup>55</sup>.

### Le secret de la vie

Nous savons que dans la tradition juive, la prière a pris la place du sacrifice antique (en hébreu : *qorban* qui signifie approche. Il y a un véritable danger dans cette « approche ». Nous voyons le risque extrême pris par le prêtre sacrificateur dans son lien avec la victime. Il pourrait s'anéantir lui-même. C'est pourquoi le livre du Zohar rassemble ces versets du Deutéronome nous indiquant le chemin de vie : « Rabbi Siméon dit : Il est écrit dans un verset : "Car le Seigneur ton Dieu est un feu dévorant" (Dt 4, 24) ; et ailleurs : "Mais vous qui êtes attachés au Seigneur, votre Dieu, vous êtes tous vivants aujourd'hui." (Dt 4, 4)<sup>56</sup>. » Comment s'approcher de ce feu divin en restant vivant ? Nous savons aussi que depuis le non sacrifice d'Isaac par Abraham (Genèse 12, 1-18), l'animal sacrifié est un substitut de notre propre chair. Il y aurait cependant comme une tentation dangereuse, un appel à se donner soi-même en sacrifice, comme le firent les deux fils du grand prêtre Aaron, Nadav et Abihou, (Lévitique 10, 1-2).

---

<sup>51</sup> *EEH*, p. 703, (27 juillet 1942).

<sup>52</sup> Emmanuel Lévinas, « Dieu et l'onto-théo-logie » [1975-1976], dans *Dieu, la Mort et le Temps*, Paris, Grasset, 1993, p. 234.

<sup>53</sup> *EEH*, p. 713, (15 septembre 1942).

<sup>54</sup> Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, *Op. cit.*, p. 89, note 1.

<sup>55</sup> *EEH*, p. 744, (30 septembre 1942).

<sup>56</sup> *Le Zohar, le Livre de la Splendeur*. Extraits choisis et présentés par Gershom Scholem. Traduit de l'anglais par Édith Ochs, Paris, Éditions du Seuil, (Sagesse), 1980, p. 37.

Le Zohar, grande somme de la mystique juive théosophique, est apparu dans les cercles de Castille au XIII<sup>e</sup> siècle autour de Rabbi Moïse Chem Tov de Léon. La tradition du Zohar remonte au II<sup>e</sup> siècle de l'ère commune autour de Rabbi Simeon Bar Yochaï qui est lui-même éminemment présent dans l'ensemble de ces textes.

N'est-ce pas ce même risque d'être consumé que laisse entendre Etty Hillesum, le 20 septembre 1942 : « Je me demande parfois si je n'use pas ma vie jusqu'à la corde, je vis, je jouis de la vie, je l'assume si complètement que je la consume jusqu'au bout, il ne reste plus rien. Et peut-être faut-il, pour pouvoir créer, disposer, d'un reste, d'un résidu non consumé qui fasse naître une tension, stimulant indispensable à toute œuvre de création<sup>57</sup>. » Il faut un reste de matière. Tel est l'enjeu risqué du sacrifice/*qorban* et de la prière : s'approcher du feu et rester vivant, maintenir le monde en existence, faire venir les bénédictions pour le monde.

### **La parole prophétique : oser voir, à travers la peur**

Etty Hillesum est habitée par un désir intense d'écrire, de laisser son témoignage qu'elle revendique comme une écriture poétique. Elle va cependant renoncer, consumée dans la prière et au service des hommes. Elle dit, le 30 septembre 1942, qu'elle avait pour mission d'écrire : « Pourtant, si dans ma vie, à ce moment de ma vie, à l'époque où nous sommes, j'ai un devoir véritable, c'est bien d'écrire... » Elle dit cependant le même jour : « Mais je me dérobe sous les prétextes les plus divers, je manque à ma mission<sup>58</sup>. »

Pourquoi va-t-elle arrêter d'écrire? Elle se savait cependant investie de cette mission, c'est pourquoi, au moment de son internement à Westerbork, elle confia à son amie Maria Tuinzing les cahiers de son Journal, lui demandant, au cas où elle ne reviendrait pas, de les apporter à l'écrivain Klaas Smelik, qui se chargerait de les faire publier<sup>59</sup>.

Revenons à sa première approche de Dieu, « Dieu écoute Dieu », que nous avons lue à la lumière de l'expérience prophétique où le prophète entend « la voix qui se parle », dialogue entre Dieu et Lui-même qui se passe dans l'esprit du prophète. De ce point de vue, Etty est elle-même prophète, car le prophète, par sa parole ou même son écriture, donne à voir la réalité du monde et indique le point où la catastrophe s'inverse en salut. Écoutons les résonances entre poésie et prophétie selon Henri Meschonnic : l'écriture poétique serait celle d'une voix qui parle de ses émotions sans crainte ou ambition morale. Une « responsabilité qui renouvelle la notion traditionnelle d'auteur – du fond de la voix. C'est la vision de la voix : "Être parfaitement soi-même" ne renvoie donc pas à quelque subjectivité, mais à ceci : oser voir – la méchanceté des pouvoirs en place (Brecht), la confusion du monde (Beckett) – et oser dire ce que l'on voit (Mandestamm) [...]. Mais un oser voir qui n'est pas celui d'un courage de l'individu. Ce serait autre chose. Un oser voir qui réponde au mot de Hugo : "Les poètes ont peur de devenir prophètes". Un oser voir à travers la peur<sup>60</sup>. » Les lettres d'Etty Hillesum, particulièrement celle qui raconte la nuit terrifiante de la déportation, le 24 août 1943, sont un « oser voir à travers la peur ». Une parole de prophète, puisque malgré son refus d'entrer dans la résistance avant l'internement, deux des lettres d'Etty (décembre 1942

---

<sup>57</sup> *EEH*, p.723.

<sup>58</sup> *EEH*, p. 742.

<sup>59</sup> *EEH*, p. 11. C'est Klaas A.D. Smelik, le fils de Klaas Smelik, qui a codirigé l'édition intégrale des *Écrits et Lettres* d'Etty Hillesum.

<sup>60</sup> Henri Meschonnic, *Politique du rythme. Politique du sujet*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1995, p. 360.

et 24 août 1943) furent publiées dans la clandestinité, et le produit des ventes de cette brochure fut affecté à l'aide aux Juifs entrés dans la clandestinité<sup>61</sup>.

La dimension de la parole prophétique subsiste encore dans certaines lettres de Westerbork, mais l'expérience d'Etty Hillesum va s'intérioriser extraordinairement, et son écriture se déploie maintenant essentiellement dans la vision intérieure de la totalité de la vie. Devient-elle alors visionnaire comme Daniel dans la Bible ? Puis elle dit : « Jamais je ne pourrai écrire tout cela comme la vie l'a écrit devant moi en lettres mouvantes. J'ai tout lu, de mes yeux et de tous mes sens. Mais je ne pourrai jamais le raconter tel quel<sup>62</sup>. » ; « tel quel », comme si l'écriture était un calque de la vie ! C'est ce qu'elle disait d'elle-même, le 10 juillet 1942, en se comparant à une « plaque photographique ». L'écriture ne peut pas être cela, c'est une alchimie qui transforme le plomb de la réalité dans l'or de la lettre. Elle le sait, et si elle dit, ce même jour, le 22 septembre 1942, qu'elle a trouvé dans les baraques à courant d'air et surpeuplées de Westerbork la confirmation éclatante de son amour pour la vie et une sorte d'identité entre sa vie protégée et sa vie au camp, elle sait alors qu'elle a arrêté d'écrire. Elle dira quand même, le 4 octobre : « Mon Dieu, tu m'as donné le don de lire, voudras-tu me donner celui d'écrire ?<sup>63</sup> » Comme si le don d'écrire lui avait été retiré dans le même geste où elle l'abandonnait, consumant jusqu'au bout la vie, quand il ne reste plus rien, car pour créer, il faut un reste, un résidu de matière<sup>64</sup>.

Elle a intégré la mort dans sa vie, non pas comme une connaissance extérieure et redoutable, mais comme un élargissement de la vie elle-même<sup>65</sup>. Elle dit, au moment de la mort de Spier, qu'elle continuera de vivre « avec cette part du mort qui a vie éternelle », et qu'elle ramènera à la vie « ce qui, chez les vivants, est déjà mort. » Ainsi, « n'y aura-t-il plus que la vie...<sup>66</sup> » Dans la proximité de la mort où elle abandonne sa mission d'écrire, Etty intègre dans sa vie brève toute la problématique hébraïque de la résurrection des morts. Car c'est ainsi que se dit chaque jour la louange : « Béni sois-tu, Éternel, qui ressuscites les morts ».

### Prophètes et visionnaires

Elle était prophète, elle devient visionnaire. Comment la Bible pourrait éclairer ces questions ? Le texte biblique se divise en trois grandes parties : le Pentateuque (*Torah*), les Prophètes (*Neviim*) et les Écrits saints ou Hagiographes (*Ketouvim*). Les Prophètes et les Écrits saints, selon le canon juif du classement des livres, séparent ceux dont la parole est publique, les Prophètes, et ceux qui sont des écrivains, rédacteurs des Écrits saints. Selon la typologie juive, Daniel fait partie des Écrits. Quelle est sa spécificité ? Daniel est un visionnaire de la fin des temps, c'est-à-dire un « apocalypticien ». Or la révélation de la fin qui de façon générale est refusée dans la tradition juive, se développe dans la littérature apocalyptique comme vision ouvrant l'espace d'un livre. Qui étrangement est scellé.

---

<sup>61</sup> *EEH*, p. 11.

<sup>62</sup> *EEH*, p. 730, (22 septembre 1942).

<sup>63</sup> *EEH*, p. 753, (4 octobre 1942).

<sup>64</sup> *EEH*, p. 723, (20 sept 42).

<sup>65</sup> *EEH*, p. 646, (3 juillet 1942).

<sup>66</sup> *EEH*, p. 718, (16 septembre 1942).

André Chouraqui, dans son commentaire biblique, explique que le verbe *apocalypstein* traduit la racine hébraïque *galah* qui veut dire : révéler, au sens où l'on découvre une nudité cachée ou un secret. Le verbe hébreu *glh* peut signifier: émigrer, être déporté (non volontairement), captivité, tablette d'écriture, miroir et fin.

Le dévoilement est souvent en relation avec la fin des temps. Le prophète lui, ne dévoile pas la fin des temps. Il ouvre par sa parole un avenir quand tout paraît impossible. Le prophète dit : « Ainsi parle l'Éternel », tandis que l'apocalypticien dit: « J'ai vu ». L'Apocalypse scelle la fin, et la vision se propage dans l'écrit. Le prophète est un être social, sa parole est nécessairement publique même si elle peut être écrite, il doit répondre à cette vocation du plus profond de son épuisement, et alors même qu'il chercherait à s'y soustraire. Par contre, Daniel<sup>67</sup>, l'apocalypticien, garde ses révélations pour lui. L'avènement de la fin lui est annoncé personnellement, et il n'est pas un réformateur social.

Deux dimensions paradoxales affleurent de cette lecture: il y aura une fin de l'histoire, mais aussi, il est possible de vivre ici et maintenant le royaume de Dieu. Quel est le sens de ce paradoxe ? Le texte apocalyptique est écrit comme un calcul historique ouvrant le champ de l'histoire universelle; mais cette expérience est étrangement individuelle et non communicable. Une injonction mystérieuse est donnée à Daniel : « Et toi Daniel garde secrètes ces paroles et scelle le livre jusqu'au temps de la fin. La multitude sera perplexe, mais la connaissance augmentera. » (Dn 12, 4).

Pourquoi l'annonce des temps de la fin est-elle écrite dans un livre ? Pourquoi ce livre doit-il être scellé ? Pourquoi celui qui a reçu cette révélation (apocalypse) doit-il l'écrire, sceller le livre et garder secrètes les paroles ? Nous l'avons évoqué: le prophète dit: « Ainsi parle l'Éternel », tandis que l'apocalypticien dit : « J'ai vu ». L'Apocalypse scelle la fin, et la vision se propage dans l'écrit. Intransmissible. Nous lisons ainsi : « Moi, Daniel, je vois seul la vision. Les hommes qui sont avec moi, ne voient pas la vision. [...] Ils s'enfuient pour se dissimuler. Et moi, je reste seul avec cette grande vision. » (Dn 12, 4). Les paroles sont closes en un livre : « Et toi, Daniel, clos ces paroles et scelle l'acte jusqu'au temps de la fin. » (Dn 12, 4). Le livre repose et brille en son mutisme. Le texte apocalyptique en est l'expérience extrême. Dans le risque de mutisme, la vision de la fin transforme la quête de l'homme et lui rappelle son but ultime: devenir dans un processus d'individuation unique, un fils d'homme. Alors, l'incommunication visionnaire se déploie dans l'écriture.

Si les sages d'Israël ont classé dans deux corpus distincts les textes prophétiques et les textes apocalyptiques, il ne s'agit pas d'une fracture dans l'humain, d'un signe de sa défaillance face à la puissance divine mais, comme dans le geste de Moïse qui brise les Tables, l'annonce de l'excès prophétique sur le risque de l'idolâtrie de l'écriture. Ou encore la réserve intime de l'écrivain-visionnaire face aux annonces catastrophistes. On ne peut à la fois être apocalypticien et prophète. A l'entrée de la Terre promise, et alors qu'il va bientôt mourir, Moïse demande à l'Éternel : « Laisse moi traverser, je t'en prie, je voudrais voir ce bon pays qui est au-delà du Jourdain... » (Dt 3, 25). L'Éternel lui accorda la possibilité de voir, mais pas celle de traverser (Dt 3, 27). Les commentaires disent que

---

<sup>67</sup> Le Livre de Daniel couvre une période historique qui va de Nabuchodonosor jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane et à la révolte de Maccabées. Ce n'est donc pas une seule personne qui a vécu l'ensemble de ces événements. Daniel est un nom de code pour désigner une certaine littérature.

Moïse aperçut les détails de la vie d'Israël dans toutes ses péripéties et l'observa jusqu'aux jours du messie. Moïse a pu voir la fin des temps, mais il n'a pas pu traverser. Voir et traverser seraient alors antinomiques. Si l'Apocalypse relève de la vision, alors la Prophétie serait l'expérience de la traversée.

Qui est l'acteur du passage sans vision ? La racine hébraïque *ubr* signifie à la fois «traverser», «embryon» et «hébreu». Le passage opéré par l'Hébreu - l'homme ou la langue - se fait ainsi en l'absence de la vision de la fin. C'est là sa dimension prophétique. S'il n'est pas accordé de voir et de traverser en même temps, si l'Apocalypse et la Prophétie semblent témoigner d'expériences irréductibles, les deux cependant se réfèrent au livre et manifestent l'expérience juive de la lecture-écriture. Socialité inédite dans les marges de l'histoire universelle. L'Apocalypse scelle le livre, comme s'il était le dernier, l'ultime. La Prophétie déclôt le livre. Tout mouvement d'écrire porte en lui le terme apocalyptique du livre final. Il n'est cependant possible que dans la Prophétie. Là où l'Apocalypse clôt l'avenir, la Prophétie invisible murmure : il y a encore un autre livre possible. La lecture sainte déclôt le livre vers un autre livre. Comme s'il n'y avait pas d'identité de la lecture et de l'écriture. C'est ce que révèle le Nom Tétragramme, YHWH, qui s'écrit mais ne se dit pas. Le Nom imprononçable ouvre le texte vers un surcroît de signification. La place vide pour l'infinisisation du sens advient dans la dissociation de la lecture et de l'écriture.

Etty Hillesum devient comme le « fils d'homme » de la vision de Daniel, et son écriture, sa vision en Dieu, scelle la fin selon son appréhension de la réalité intégrale du monde, de la vie et de l'histoire : « tant de siècles... ». Tout se jouant sur la scène de son « théâtre intérieur ». Son écriture prend alors la dimension apocalyptique<sup>68</sup> de la vision-écriture de Daniel.

On pourrait dire, à la lecture de son évolution, qu'elle passe de la dimension prophétique de l'écoute à celle apocalyptique de la vision. Lorsque la vie tout entière, le ciel et la terre, les siècles, tant de siècles se déploient sur la scène de son théâtre intérieur. Devenue visionnaire, elle nomme dans des termes étonnants et inquiétants cette capacité inouïe : « J'ai une vie intense, d'une intensité démoniaque et extatique...<sup>69</sup> » Elle avait nommé très tôt, au commencement de son parcours, cet aspect d'une « agitation créatrice », où elle devient un champ de bataille « où se vident les querelles, les questions posées par notre époque. » Dans le pressentiment de son devenir visionnaire, elle se dit « un vaste creux où s'engouffre le flot de l'histoire du monde. » À l'issue de quoi, elle « regarde au fond des yeux la souffrance humaine », et arrive à s'expliquer avec elle<sup>70</sup>. Et ce jour-là, au commencement de son parcours, elle dit attendre comment réaliser son désir d'écrire. Son journal en est l'amorce ; plus tard, quand l'intensité de la vision sera trop grande, elle s'éloignera de la poésie comme témoignage.

Elle décrit étrangement la pénétration de sa vision et de son observation des événements qui devient « détachée, presque démoniaque », et la vie, s'accomplissant sur « un théâtre intérieur », dans ses détails infimes, lui devient « parfaitement claire et transparente<sup>71</sup> ». Plus la vision se précise, plus elle se démontre. Comment Etty peut-elle être avec Dieu et avec le démon en même temps ? Quelque chose de l'origine du mal et

---

<sup>68</sup> La notion hébraïque d'apocalypse n'a pas la connotation négative et catastrophique qu'elle a dans le langage courant.

<sup>69</sup> *EEH*, p. 740, (28 septembre 1942).

<sup>70</sup> *EEH*, p. 109-111, (15 juin 1941).

<sup>71</sup> *EEH*, pp. 709-710, (28 juillet 1942).

de la souffrance se dévoile à ses yeux, le fondement du mal, mais hors de tout dualisme. Au sens où le prophète Isaïe (45, 5-7) nous l'enseigne : « C'est moi l'Éternel et nul autre. Hors de moi, point de Dieu. [...] Je forme la lumière et je crée les ténèbres, j'établis la paix et je crée le mal. Je suis l'Éternel et je fais tout cela. » L'Éternel qui est aussi le Dieu Créateur annonce que le mal est inhérent à la création, et qu'il n'y a pas deux divinités comme dans la gnose. Il y a du mal dans la création, et c'est à nous de le réparer. Etty, héritière de la vision de Daniel, acquiesce, dans sa vision, à la totalité de la vie. Acquiescement équivalent à un livre scellé. Incommunicable. Elle a commencé de répondre à sa mission d'écrivain, prophète puis visionnaire. Le Journal, trésor de nos lectures, en est le témoin. Puis elle s'est arrêtée d'écrire.

### **L'amour de Dieu et le reste de matière**

Elle dit, le 20 septembre 1942, qu'elle consume sa vie jusqu'au bout et qu'il ne reste plus rien. Et peut-être pour pouvoir créer, il faudrait « disposer d'un reste, d'un résidu non consommé qui fasse naître une tension, stimulant indispensable à toute œuvre de création<sup>72</sup>. » Elle évoque « l'urgence poétique » de matérialiser au moins une parcelle du trésor d'images que l'on porte en soi. Plusieurs fois elle dit qu'elle voudrait être poète, et elle demande à Dieu de lui donner le don d'écrire. Mais ce n'est peut-être plus son chemin, même si une grande beauté affleure de son écriture, et que l'on aurait le désir, ici, dans une tâche d'écrivain, de poursuivre sa vie. Souvent elle exprime ce désir : « Donne-moi chaque jour une petite ligne de poésie, mon Dieu...<sup>73</sup> » ; puis elle nomme son désir impossible : « Il n'y a pas de poète en moi, il n'y a qu'un petit morceau de Dieu qui pourrait se muer en création poétique...<sup>74</sup> » Elle évoque souvent sa mission dans l'écriture et le sentiment d'avoir failli : « Il y a tant de choses qui attendent d'être dites et écrites par moi. [...] Mais je me dérobe, [...] je manque à ma mission<sup>75</sup>. » Elle remercie Dieu de lui avoir donné le don de lire, et elle lui demande celui d'écrire<sup>76</sup>. Dans une lettre de Westerbork à son amie Tide, le 18 août 1942, elle confie : « Il se peut que je ne devienne jamais le grand artiste que je voudrais être, car je suis trop bien abritée en toi, mon Dieu<sup>77</sup> ! »

Si elle dit qu'elle n'est pas une artiste, c'est parce qu'elle est consumée dans la prière, comme s'il n'y avait plus en elle de résidu de matière : « Je me demande parfois si je n'use pas ma vie jusqu'à la corde ; je vis, je jouis de la vie, je l'assume si complètement que je la consume jusqu'au bout, il ne reste plus rien. Et peut-être faut-il, pour pouvoir créer, disposer d'un reste, d'un résidu non consommé qui fasse naître une tension, stimulant indispensable à toute œuvre de création<sup>78</sup>. »

Pourtant si le Nom de Dieu, source et invocation de sa prière, est aussi ce qui anime l'écriture poétique, il ne devrait pas y avoir d'antinomie entre prière et poésie. L'une et

---

<sup>72</sup> *EEH*, p. 723.

<sup>73</sup> *EEH*, p. 736, (24 octobre 1942).

<sup>74</sup> *EEH*, p. 750, (3 octobre 1942).

<sup>75</sup> *EEH*, p. 742, (30 septembre 1942).

<sup>76</sup> *EEH*, p. 753, (4 octobre 1942).

<sup>77</sup> *EEH*, pp. 897-898.

<sup>78</sup> *EEH*, p. 723, (20 septembre 1942).



l'autre sont le choix dans la vie. Alors elle annonce une reprise de l'écriture, mais dans une prochaine, une nouvelle vie. Comme une résurrection.

### Mort et résurrection

Elle annonce qu'un jour, elle écrira la chronique de ces tribulations. Elle s'endurcira et reviendra à la vie. Elle se relèvera, et l'on entend ici le thème biblique de la résurrection des morts, l'injonction de se lever et de ceindre ses reins. Elle envisage la possibilité de revenir pour que la vie rejaillisse en elle et « que viennent les mots pour porter le nécessaire témoignage<sup>79</sup>. » Etty n'a pas abandonné sa mission d'écrivain, ou alors provisoirement, et elle annonce le renouvellement de ses forces comme un passage par la mort et une résurrection.

Nous trouvons des thèmes semblables dans la littérature hassidique. Le renouvellement des forces apparaît chez des maîtres hassidiques comme chaque fois une nouvelle création impliquant le passage par le néant. Meshullam Pheisbush de Zbarej en donne cette description : une chose dans le monde passe d'un état à un autre, en passant « par l'état de Néant, qui est un état intermédiaire de la réalité. Dans cet état, la chose n'est rien et ne peut en aucune manière être appréhendée. Car elle a atteint l'état du Néant, comme avant la Création. » Puis il explique que la chose est recrée à nouveau, comme le poussin à partir de l'œuf : « Ce moment précis, où l'œuf est complètement détruit, mais le poussin pas encore né, correspond à cet état du Néant. » Il s'agit, précise-t-il de la poussière primordiale d'où est formé l'homme (Gn 2, 7) et à quoi tout retourne (Gn 3, 19). Ainsi donc, si une personne « souhaite se renouveler complètement et devenir [...] une créature dont l'unique objectif est de s'attacher à Dieu, il lui faut absolument atteindre cet état de pensée, mue seulement par la crainte qui la conduira à un grand degré d'humilité, puis au Néant. Alors Dieu fera d'elle un nouvel être, et elle sera comme "une source qui croît, et un torrent qui jamais ne cesse"<sup>80</sup>. »

Etty évoque une expérience étonnante de renouvellement : « Que l'on ait en soi une substance (je ne trouve pas d'autre mot) qui mène une vie propre et dont on pourrait tirer beaucoup de choses, c'est un fait dont je prends de plus en plus conscience. À partir de cette substance, je peux créer une foule de vies, qui toutes se nourriront de moi. Je ne la domine pas encore assez bien. Peut-être ai-je trop peu confiance en sa vie propre. Pour ma part, je n'ai rien d'autre à fournir que l'espace où ces vies pourront se déployer, et rien d'autre à prêter que la main qui tiendra la plume pour enregistrer toutes ces vies, avec leurs idées et leurs expériences propres<sup>81</sup>. » Cette pluralité surgissant en soi, qu'elle a peut-être raison d'hésiter à appeler « substance », se manifeste dans le don d'écriture par où s'inventent des vies nouvelles. Jusqu'à nous, ses lecteurs, qui recevons de ses paroles un surplus de vie.

Qu'elle est longue cette transmission de vie, d'elle jusqu'à nous, lorsque l'on sait les difficultés qui ont accompagnées la publication du Journal ! Il a fallu environ quarante ans pour que la première édition, *Une vie bouleversée*, voie le jour. Les préfaces de J.G. Gaarlandt (*Une vie bouleversée*) et de Edward van Voolen (*Écrits d'Etty Hillesum*)

---

<sup>79</sup> *EEH*, p. 708 (28 juillet 1942).

<sup>80</sup> Meshullam Pheisbuch de Zbarej (? - 1794), *Yosher Divrei Emet*, cité dans *Maîtres hassidiques*, *Op. cit.*, pp. 45-46.

<sup>81</sup> *EEH*, p. 758, (11 octobre 1942).

racontent ainsi cette chaîne de la transmission des écrits d'Etty depuis le jour, avant sa déportation à Westerbork, où elle confia ses cahiers à Maria Tuinzing pour les donner à Klaas Smelik, en vue de leur publication. Cette chaîne de la transmission pourrait se dire dans le terme hébreu de *toledot* /engendrer. Car nous recevons quelque chose de son âme et de sa vie. N'est-ce pas ce qu'elle écrivait elle-même: une vie n'a pas à vouloir porter ses fruits dès maintenant ? Cette transmission de vie se fait par l'écriture où nous percevons, de source hébraïque, la puissance des lettres à l'origine de la création du monde<sup>82</sup>.

Alors, nous pouvons relire l'expérience mystique autrement que dans les termes d'une fusion, mais comme témoignage. Ainsi qu'elle se présente : « Un jour j'écrirai la chronique de nos tribulations, [...] pour que la vie rejaillisse en moi et que viennent les mots pour porter le nécessaire témoignage<sup>83</sup>. » Son chemin de résurrection se poursuit alors dans la vocation d'écrire qui nous est transmise de la lecture de son Journal.

### En conclusion

Elle l'avait dit très tôt, le 5 septembre 1941, au commencement de son chemin : « Cesser de vouloir que ma vie porte ses fruits dès maintenant<sup>84</sup>. » Un auteur n'est pas contemporain de son œuvre. Emmanuel Lévinas nous offre un chemin de compréhension : « L'avenir pour lequel l'œuvre s'entreprend doit être posé comme indifférent à la mort. L'œuvre [...], c'est l'être au-delà de la mort. La patience ne consiste pas pour l'agent à tromper sa générosité en se donnant le temps d'une immortalité personnelle. Renoncer à être le contemporain du triomphe de son œuvre, c'est avoir ce triomphe dans un temps sans moi, viser ce monde-ci sans moi, viser un temps par-delà l'horizon de mon temps. Eschatologie sans espoir pour soi ou libération à l'égard de mon temps<sup>85</sup>. »

Son chemin, à elle, illustre ces paroles. Dans la filiation d'Abraham elle a traversé l'épaisseur des croyances gnostiques et païennes pour venir vers la reconnaissance du Dieu créateur. « Ton monde ! », dit-elle, s'adressant à Lui. Comme Abraham, elle s'avance vers le secret du Nom divin.

La découverte d'une dimension profonde de l'écoute intérieure, à la faveur d'exercices respiratoires connus dans de multiples traditions la fait accéder à la place du prophète, selon ses mots à elle : « Dieu écoute Dieu ». Portée par la question biblique et juive du Nom de Dieu, elle abandonne les exercices respiratoires et s'engage dans une vie de prière intense qui ouvre une écriture flamboyante. Elle nomme ici sa mission d'écrivain, de poète, portant le nécessaire témoignage.

Puis, elle s'immerge dans la vision où se déploie le temps de l'écriture ultime, celle du temps de la fin. Comme Daniel, le visionnaire.

---

<sup>82</sup> Le *Sefer Yetsira* ou Livre de la Formation est un très ancien ouvrage de cabale attribué emblématiquement au patriarche Abraham, aurait été écrit selon Scholem entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle. C'est ce livre qui parle de la création du monde à partir des lettres de l'alphabet.

<sup>83</sup> *EEH*, p. 708, (28 juillet 1942). Voir aussi : *EEH*, p. 691, (20 juillet 1942) et *EEH*, p. 714, (15 septembre 1942).

<sup>84</sup> *EEH*, p. 150.

<sup>85</sup> Emmanuel Lévinas, « La trace de l'autre » [1963], dans *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1982, p. 191.

Lorsqu'elle dit s'approcher des plus profonds mystères de Dieu, et qu'il n'y a pas de réponse, elle se répand, comme le messie, parmi les hommes. Elle le dit, le lundi 12 octobre 1942, à la fin de son Journal : « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies<sup>86</sup> ». Car en hébreu le mot *mashiah*/messie dit l'onction ou le baume.

Le Nom de Dieu est la source de sa prière, comme il est le sceau de l'existence juive, puisque le Nom Tétragramme YHWH se trouve inscrit dans le nom Juif/*Yehouda*/YHWDH<sup>87</sup>. Le 24 août 1943, à Westerbork, elle nomme sa prière : « Dire "*scheimes*" (*Shema Israël*), c'est dire une prière pour un mourant. La prière se compose essentiellement de l'invocation continue du nom de Dieu et prend sa valeur la plus haute lorsque le mourant est encore en état d'y mêler sa voix. » La voix humaine se mêle à la voix divine, dans l'écoute, quand « la Voix se parle à elle-même » selon le secret biblique de la prophétie. Car la Voix suprême vient s'investir du dedans de la voix du prophète, et la prophétie devient un dialogue entre l'homme et l'essence de son intériorité : « Converser avec moi-même ... Converser avec Dieu », écrit-elle, le 15 septembre 1942.

Et après qu'elle eut arrêté d'écrire, la Voix qui traverse les écrits, la Voix qui ne cesse pas, sa voix mêlée à la Voix suprême, parvient jusqu'à nous, survivants et enfants de survivants, qui poursuivons sa vie dans le don qu'elle nous fait de l'écriture. Et l'écoute de sa prière.

Monique Lise Cohen

---

<sup>86</sup> *EEH*, p. 761.

En hébreu, le mot « messie » signifie « oint », et la messianité est une onction.

<sup>87</sup> *Jehouda*, « louange à Dieu », est le nom du quatrième fils du patriarche Jacob, et l'ancêtre du roi David et du messie. Son nom a donné celui de Judée et de Juif.